

# L'infini chez eux

Merveilleuse correspondance amoureuse que ces lettres de **Philippe Sollers** adressées à son amante de toujours, l'écrivain Dominique Rolin.

PAR THOMAS A. RAVIER

**D**oit-on regretter l'absence de Dominique Rolin et de ses lettres dans ce premier volume de la correspondance qu'elle entretient de 1958 à 1980 avec Philippe Sollers ? Non, dans la mesure où cette suspension provisoire ouvre un espace de liberté qui redouble celui en jeu au sein d'une véritable antimatière amoureuse. N'a-t-on jamais aussi bien parlé à une femme dans le calme de l'action ? « Je suis en plein silence et, à partir de là, je te touche, je t'embrasse de l'intérieur » écrit Sollers à Rolin depuis l'île de Ré et son alphabet maritime. Ce qui n'exclut pas la magie du coup de téléphone quotidien que les amants semblent attendre comme deux musiciens l'instant du concert. On sent dans ces échanges épistolaires un désir de clarification globale dont l'homme et la femme deviennent parfois l'instrument miraculeux. Tel un mystique qui s'aime en dieu, Sollers s'aime en Rolin et les 23 années qui les séparent : « c'est que je t'aime comme

je retrouve ma nature importante ». Or, qu'est-ce que s'aimer, malgré « le regard vitreux de l'époque », malgré « ces animaux capitalisés » (le flux humain, l'espèce) et « dans le dos du monde brisé » (sublime formule) ? Une guerre, tout simplement ! Celle du goût qui pour Sollers a déjà commencé. D'où ces lettres qui, Sollers y approfondissant sans relâche son ambition poétique en multipliant les conseils littéraires, s'apparentent parfois à celles de Flaubert à Louise Colet : un Flaubert qui aurait lu Céline et remplacé la misanthropie par la vitesse (la clef de voûte, clef de volt de l'esthétique sollersienne), l'Égypte par New York... et finalement *la province de la syntaxe française* par une diversion océanique explosive. « Le temps qu'il faut pour écrire ce qu'on veut, ce qu'on sent... » Le temps qu'il faut, le temps qu'il fait... et les missives qui partent comme des missiles ! A lire ces lettres, l'obsession de Sollers est, en effet, très tôt, cette transformation pour ainsi dire technique dont le Temps, cette fois avec une majuscule, est l'objet, transformation que le modèle culturel de l'écrivain tel qu'on l'a connu jusqu'ici - Proust compris - rend inapte à saisir. Comment relever pareil défi, se demande un Sollers grave et gai, « celui du cosmos et de l'exploration cellulaire » ? Comment saisir « la positivité », et non le positivisme, qu'entraîne ce bouleversement ? « Je suis le premier écrivain de

l'ère post-atomique, le premier de l'époque de la mécanique quantique » écrit cet insulaire survolté qui vient de faire le grand saut polyphonique (l'aventure de Paradis). Et voici que surgissent au détour d'une lettre estivale (nous sommes le 26/7/78, il fait beau) les dites « particules élémentaires »... O surprise ! A ce moment-là, pour un lecteur capable d'envisager que toute une société puisse s'organiser *contre* la victoire romanesque d'un seul individu, il n'est pas interdit de penser que Houellebecq n'est jamais que le nom du refoulement contemporain de cette révélation sollersienne, sa misérable application idéologique. Sollers et Rolin incarnent une tout autre et magnifique issue.

© F. MANTOVANI GALLIMARD

**LETTRES À DOMINIQUE ROLIN**  
Philippe Sollers, 1958-1980,  
Gallimard, 400p., 21 €

